

tidieuses? Le peu d'espace qu'ils ont ne peut leur servir d'excuse; on leur en eût accordé davantage, si l'on eût voulu leur permettre de censurer, & la loi d'être précis emportoit celle d'éviter des discussions qui doivent accompagner & prouver toute critique. Si l'on disoit à Naples, qu'en France on a prié Sacchini, le plus soigné des Maîtres, d'être à l'avenir plus correct dans son style; qu'on a appris à Piccini qu'il ne savoit pas enchaîner des modulations; qu'on a plaint Philidor de n'être que savant, on croiroit peut-être que de pareils paradoxes ont été appuyés par des Volumes entiers, & que ceux qui les ont avancés n'ont épargné ni recherches, ni travaux, ni discussions; qu'ils ont accablé leurs Lecteurs de tout le poids d'une théorie savante & victorieuse. Point du tout; ces assertions étranges paroissent toutes nues, dans une simple feuille *in-douze*, sans détails, sans preuves: & on laisse insultar tranquillement des Artistes estimables, des Citoyens de qui la fortune est attachée au succès de leurs Ouvrages.

Qu'une pareille Critique porte sur une Tragédie, sur une Comédie, sur des Ouvrages qui soient purement du ressort de la Littérature, elle sera toujours infiniment blâmable, mais elle sera moins dangereuse, Si elle est injuste, il se trouvera toujours assez de connoisseurs en ce genre pour en détruire l'effet; si elle est juste, l'Auteur, en

la voyant confirmée par le Public, perdra le droit de se plaindre; si cette Critique, même injuste, l'emporte sur la réclamation des gens de goût, il aura encore l'espoir de la revanche; & quand cet espoir lui seroit ôté, il a mille moyens de vivre au défaut de celui-là: le talent d'écrire est plus universellement utile que celui de faire de la Musique. Mais attaquer indiscrettement un Compositeur en ce genre, c'est attaquer son état civil; causer la chute d'un, de plusieurs de ses Ouvrages, c'est lui faire un tort irréparable, parce qu'il n'a qu'une route à suivre, & que les talens qu'il a acquis ne peuvent lui servir que dans cette route qu'on veut lui fermer. La licence que l'on se permet à cet égard, est donc, je ne crois pas exagérer, une affaire de police; elle est odieuse, même lorsqu'elle est fondée; à plus forte raison lorsqu'elle déprime un talent reconnu, & qui a droit au respect, dans ses fautes mêmes; à plus forte raison encore lorsque ce talent est celui d'un compatriote, du seul homme que nous puissions opposer aux grands Maîtres de l'Allemagne & de l'Italie.

Ces considérations ont encore plus de force, lorsqu'à l'intérêt de l'Auteur se joint l'intérêt du Spectacle, & que les Acteurs sont aussi frustrés du salaire de leurs talens. Enfin, l'objet devient plus sérieux, si le Roi lui-même se charge de soutenir le Spectacle, & de suppléer au préjudice que de mauvais

Écrits répandus dans Paris avec pleine licence & liti' auroit journellement cause. On ne conçoit donc pas comment tout ce qui, par état, se trouve intéressé au succès des Spectacles, ne se réunit point pour attirer l'attention du Gouvernement sur l'abus des Journaux, & néglige de demander & d'obtenir que cette licence soit réprimée.

Non que je veuille enlever aux Journaux le droit utile, s'ils n'en abusoient pas, de rendre compte du succès d'un Ouvrage: Qu'on les empêche seulement de le troubler. Qu'on les empêche de se mettre sans cesse à la place du Public; & que, faits seulement pour en rapporter les décisions, ils perdent l'habitude de les interpréter à leur manière. Il faut plus d'une représentation pour fixer cette décision, comment peuvent-ils se flatter de la donner telle qu'elle doit être le lendemain de la mise d'un Ouvrage? Qu'il soit défendu à ceux que le peu d'espace qui leur est accordé semble borner à ne rien dire, d'annoncer autre chose que les représentations, & de parler de succès ou de chute avant que l'un ou l'autre ne soit confirmé. Quand ils ne s'en mêleront pas, il restera toujours assez de gens pour juger, & ils ne devroient pas s'imaginer qu'un Public entier ne puisse pas juger sans eux.

Quant à ceux que leur privilège a moins bornés, rien ne peut les empêcher de discuter le mérite d'un Ouvrage; & le droit qu'ils

ont de parler, est pour eux une loi de prouver ce qu'ils avancent. Il n'y a donc aucune précaution à prendre à leur égard, tant qu'on les verra persuadés qu'une critique sans motifs & sans preuves n'est qu'une injure, & que leur fonction est d'être, en quelque sorte, les registres du Public, & non les gagistes de tel ou tel parti.

Ces réflexions se sont présentées à moi à la lecture des divers jugemens que l'on a portés sur l'Opéra de *Persee*. Les injures répandues contre l'Homme de Lettres célèbre qui s'est donné la peine de rédiger le Poëme, ne prouvent rien qu'une haine personnelle, sans pudeur & sans délicatesse. D'autres Journaux, plus honnêtes dans la forme, ont adouci leurs critiques, par des complimens qui, dans le fait, ne sont qu'une justice rendue à ses talens.

Dans *Quinault*, le sujet de *Persee* avoit un défaut capital, celui d'une triple action. Ce défaut a dû frapper M. M..., & l'un de ses premiers soins a été de simplifier la Fable de ce Poëme. Cette opération étoit délicate. La laisser telle qu'elle étoit, n'eût pas été la corriger : la réduire à une seule action, l'eût amaigri, & d'ailleurs il y auroit eu trop de sacrifices à faire. *Persee* court trois dangers dans *Quinault*, M. M... a cru n'en devoir supprimer qu'un, & il nous permettra de lui observer que cette suppression rend le rôle de *Phinée* aussi oiseux que

celui de Mérope , qu'il avoit si justement sacrifié. Peut-être eût-il mieux valu ne commencer l'action qu'après la défaite de Méduse ; mais alors on eût supprimé le plus beau trait du Poëme , & peut-être de tout Quinault. L'incident du monstre étoit essentiel. Phinée l'étoit peut-être aussi ; mais ce danger étoit le moindre des trois , il ne pouvoit guères être le dernier , & Persée , armé de la tête de la Gorgone , ne pouvoit en sortir avec beaucoup de gloire. Il étoit peut-être possible de rendre ce danger plus pressant , du moins en apparence , que les deux autres ; & d'ailleurs ces trois événemens ne forment pas au fond une triple action , ce ne sont que trois incidens ; & si l'action doit être simple , rien n'empêche le nœud d'être complexe.

Je ne répondrai point à toutes les Critiques qu'on a faites du Poëme : je n'entreai point , pour justifier M. M. . . . dans une analyse que tout homme de bonne-foi peut faire lui-même. Je me contenterai d'observer que c'est à tort que l'on a accusé le Poëme de Persée de manquer d'intérêt. Si tout un peuple désolé , si une Famille Royale , poursuivie par la vengeance céleste , si un Héros qui brave les plus horribles dangers pour sauver tant d'infortunés , si une jeune Princesse , exposée à un monstre dévorant pour expier le crime d'une mère , si tout cela , dis-je , ne suffit pas pour rendre un sujet

intéressant, je ne vois pas ce que peut demander le Censeur. Peut-être auroit-il eu plus de raison de dire le contraire de ce qu'il avance; il loue les accessoires & blâme le fond; ces accessoires, dont il parle avec tant d'éloges, sont peut-être ce qui a caché à ses yeux tout le mérite d'une des plus tragiques Fables de Quinault.

Je ne regretterai pas non plus avec le Critique la *place publique* que Quinault avoit choisie pour placer la Scène de son premier Acte. Si les anciens choisissent des *lieux élevés & découverts pour y célébrer des fêtes*, il me semble que dans cette occasion la crainte de s'exposer aux regards de Méduse eût dû seule faire choisir aux Éthiopiens un asyle plus sûr & aussi sacré que le vestibule d'un temple, où ils se rendoient en foule pour fléchir le courroux de la Déesse.

Je prierai aussi le Critique d'observer que ni Quinault, ni M. M.... n'ont annoncé l'arrivée de Méduse pour en annoncer la retraite dans la Scène suivante. Il est dit simplement d'abord qu'elle a paru :

De nouveaux malheureux en rochers convertis,

Ne nous ont que trop avertis

Qu'on avu paroître Méduse.

& ensuite qu'elle s'est retirée dans son antre. Sans cela, que voudroient dire les larmes du peuple qui ont précédé cette nouvelle, si

cette nouvelle n'annonçoit encore que la première arrivée de Méduse ?

Telles sont, Monsieur, les principales critiques qui ont été faites du Poëme de *Perfée*, dans le Journal dont vous êtes le principal Rédacteur. Si elles sont plus décentes, vous avouerez du moins qu'elles ne sont guère mieux fondées que celles que d'autres Journaux ont accompagnées de toute l'aigreur de l'animosité personnelle.

Si l'on vouloit être de bonne-foi, si l'on cherchoit du plaisir sans songer à la main qui le présente, on défavoueroit sans peine un principe aussi absurde que celui qui regarde tous les morceaux de chant comme des longueurs. Un air bien placé, n'est que l'expression plus vive d'un sentiment principal; & comment distinguer ces sentimens principaux dans un Poëme, si on les laisse en récitatif, si l'on ne donne au Musicien la facilité d'y déployer toutes les richesses d'une mélodie énergique & appropriée ? C'est ce qu'a fait M. M.... en plaçant dans *Perfée* les airs, les duos & les chœurs qui en coupent le récitatif.

Lorsque la haine seule dicte les censures, il est rare qu'elles soient bien conséquentes & bien réfléchies; & après le reproche vague fait à M. M.... d'avoir fait languir l'action par des airs, rien n'est plus plaisant que de voir dans la feuille suivante du même Journal, que la Musique de *Perfée* n'est pas

assez mélodieuse. Comment ose-t-on demander de la mélodie, tout en proscrivant ce qui la favorise ? Rien n'est plus plaisant encore que de voir le même homme froncer dans *Perfée* les richesses de l'harmonie, exaltées tant de fois par lui dans des productions dont elles font peut-être l'unique mérite. Rien n'est plus plaisant que ce ton tragique & ampoulé que prend le Censeur, pour plaindre M. Philidor de n'avoir pas eu le bonheur de lui plaire, & que ces *heureux si... heureux si...* larmoyans prodigués avec un goût, un à-propos, une grâce si réellement intéressante. Je félicite le Censeur d'avoir applaudi à la science qui caractérise les productions de M. Philidor; mais ne pourrais-je pas employer à mon tour son style pathétique, & lui dire :

« *Heureux le Journaliste, s'il eût daigné ap-*
 » percevoir dans cette musique les grâces
 » touchantes de la mélodie que les âmes sen-
 » sibles y ont trouvées! *heureux le Journa-*
 » *liste, s'il eût senti tout le mérite mélodieux*
 » des airs, *Heureuse épouse, Perfée ! O dou-*
 » *leur mortelle ! Dieux, qui me destinez une*
 » *mort si cruelle, ô mon père, ô mère trop*
 » *tendre, non, c'est pour vous que je respire ;*
 » des deux duos, de quelques-uns des
 » chœurs, entre-autres, de ceux, laissez cal-
 » mer votre colère, *Dieux irrités, appeaisez-*
 » *vous, &c. &c. ! Heureux en un mot le*
 » *Journaliste, s'il ne vouloit pas tout con-*

» notre, & tout juger, ou s'il pouvoit ob-
 » tenir un peu plus d'espace pour parler à
 » son aise de ce qu'il entend ou de ce qu'il
 » n'entend pas ! »

Encore une observation, & je finis. On s'est hâté d'annoncer, avec le ton de triomphe, le peu de succès de *Perfée*, & il n'y a rien d'étonnant. Personne n'est plus intéressé que l'Administration de l'Opéra au succès d'un Ouvrage qu'elle met au Théâtre, & l'on ne conçoit pas trop sa conduite à l'égard de *Perfée*. Rien n'inspire un préjugé plus défavorable à la foule, qui ne juge que sur parole, que de voir les premières représentations d'un Ouvrage interrompues. *Perfée* coupé par *Alceste*, *Atys* coupé par des capitations, l'Ouvrage le plus sublime coupé par d'autres déjà connus, ne réussiront jamais que par ces hasards singuliers, qui ne favorisent guères que ceux qui ne les méritent pas. Je ne me mêlerois pas de cet objet, si je n'étois persuadé que l'Administration aime ses propres intérêts, & que je ne me brouillerais pas avec elle pour les lui avoir rappelés. Il est de fait que les six premières représentations de *Perfée* ont produit 21000 l. & que quantité d'Ouvrages, dont le succès est assuré, ont rendu moins à leurs six premières représentations. Il est de fait encore que l'ensemble n'étoit établi ni dans le chant, ni dans les décorations, lorsque l'Administration a suspendu les représen-

tions de *Perféc*; & c'est avec peine que les Amateurs de ce Spectacle voient que, loin d'encourager les hommes à talent, qui seuls peuvent le faire valoir, on fasse en apparence tout ce qu'il faut pour les dégouter, & qu'on emploie les moyens les plus sûrs pour faire tomber des Ouvrages très-estimables.

J'ai l'honneur d'être; &c.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est les *Dents*; celui du Logogryphe est le *Moineau*.

E N I G M E.

J'AI l'ame ferme avec un corps débile.

Je réunis l'agréable & l'utile.

Dans ma jeunesse on me recherche peu;

Mais l'Amateur, jaloux de ma vieillesse,

Quand le commun me croit digne du feu,

Fait éclater sa plus juste tendresse.

Quand d'un courrier j'emprunte le secours;

Je fers les Ris, les Jeux & les Amours,

Et les fureurs, & la sombre tristesse.

Né dans les bois on m'entend dans les Cours;

Je fers aux vœux des galans de la ville;

J'allége aussi le poids de plusieurs jours
 Aux habitans de mon premier asyle ;
 Et, pour tant de faveurs, n'es-tu pas étonné
 Qu'à la corde à jamais j'aie été condamné !
 (Par M. l'Abbé Moreau Dufourneau.)

LOGOGRYPHE.

VICTIME de ma complaisance,
 Chacun chez moi nomme légèreté,
 Ce que dans le pays de la frivolité,
 A la Cour, on nomme prudence.
 Quoique je sois du sexe féminin,
 Et par conséquent moins blâmable,
 On me condamne au plus rude destin.
 Du tourment qui m'accable,
 Je vais, Lecteur, te faire le récit.
 Toujours captive en ma prison mouvante,
 Chacun me blâme ou me maudir,
 D'après ses vœux ou son attente,
 Comme si je régnois sur tous les éléments.
 Sans rougir on m'expose nue
 Au froid, au chaud, à l'air, à tous les vents
 Dans la plus belle vue :
 Je ne jouis jamais d'aucun repos ;
 Sur moi, le Dieu léger des songes
 Jamais ne versa ses pavots,
 Source des doux plaisirs & des rians mensonges.

Mais il faut à présent

Que je parle plus clairement.

Neuf membres composant mon être :

En les décomposant, d'abord tu trouveras

Un jeu que tu connus peut-être,

Où l'on prisoit beaucoup les as,

Et qui n'est plus en vogue ; un de nos sens utiles ;

Un monstre mangeant les enfans,

Un cercle roulant & mobile ;

Un titre étranger aux Sultans,

Révéré dans la France ; une plante piquante ;

Ce que l'on fait quand on est trois ;

Une couleur vive & tranchante ;

Ce métal précieux qui rend puissans les Rois ;

Le synonyme de colère ;

La vache dont jadis Inachus fut le père ;

Enfin, & c'est-là mon dernier,

Ce qu'on dit pour se marier.

(Par M. Moinardeau de Saint-Prix.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LES Récréations Dramatiques, ou choix des principales Tragédies du Grand Corneille, auxquelles on s'est permis de faire des changemens, en supprimant ou raccourcissant quelques Scènes, & substituant des expressions modernes à celles qui ont vieilli; précédé de quatre Tragédies nouvelles de l'Éditeur. 4 Vol. in-8°. A Genève; & se trouve à Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, 1780.

LE génie de Corneille a dissipé la nuit qui couvroit nos Muses dramatiques. De brillans succès, le respect de la nation & l'admiration de l'étranger, des éloges, des statues ont été la récompense de ses travaux. L'Anonyme dont nous avons à parler, a cru lui devoir une reconnoissance plus effective; il lui prête le secours de son propre génie pour lui assurer de nouveaux succès. Il étoit réservé au grand Corneille de former son siècle; il étoit réservé au nôtre de corriger le grand Corneille; & l'Auteur Anonyme vient d'acquitter la dette de son siècle. Gloire à notre siècle & à l'Anonyme! Voltaire, pour l'instruction de ceux qui se destinent à la carrière du Théâtre, avoit, dans un savant commentaire, relevé, dénoncé les fautes de

Corneille ; l'Anonyme les a corrigées pour la gloire de ce père de nos Tragiques. Il a retouché ses Tragédies pour que nous puissions les revoir avec plaisir. Et qu'elles sont les Pièces qu'il a arrangées pour être remises au Théâtre, comme il le dit lui-même. C'est le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Polieucte*, *Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède*, *Sertorius*, *Othon*. On sent l'importance d'un pareil service. Grâce à ses soins, les admirateurs de Corneille auront désormais la satisfaction de voir applaudir ses chef-d'œuvres sur la Scène Française. Presque tous les Journalistes ont gardé le silence sur cette grande entreprise. Nous allons en parler, pour ne pas encourir avec eux le reproche d'ingratitude.

L'Anonyme a joint aux chef-d'œuvres que nous venons de citer, quatre Tragédies dont il est lui-même l'Auteur. Il a placé les siennes avant celles de Corneille, pour avoir, dit-il, l'avantage d'être lu le premier. On voit bien que c'est-là de la modestie de Préface. Le véritable motif, sans doute, c'est le scrupule de l'Auteur qui, avant de faire lire Corneille, corrigé par lui, a voulu prouver sa mission. Nous allons suivre sa marche & son intention dans cet extrait ; & par l'examen de ses titres, nos Lecteurs jugeront jusqu'à quel point il étoit digne de rajeunir les lauriers du grand Corneille.

La première Tragédie de l'Anonyme, c'est *Marie Stuart*, Reine d'Écosse. Son but, en

y travaillant, a été de mettre au Théâtre le véritable caractère d'*Élisabeth*, que Thomas Corneille, dit-il, a sacrifiée à son Comte d'*Essex*. Nous allons donner une courte analyse de cette Tragédie.

Élisabeth ouvre la Scène par une exposition à peu-près semblable à celle de la mort de *Pompée*. Elle délibère avec *Dudley* & *Cécil*, ses Ministres, sur le sort de *Marie*, emprisonnée par son ordre. *Dudley* paroît avoir tourné son cœur vers la clémence; elle se décide à rendre à *Marie* le trône d'*Ecosse*; & en attendant elle ordonne qu'on la laisse dans le palais, libre & sans escorte. L'ambitieux *Cécil*, resté seul avec *Élisabeth*, & connoissant l'amour qu'elle sent pour *Dudley*, lui apprend que ce dernier aime la Reine d'*Ecosse*. *Élisabeth*, sans déclarer ses sentimens, lui ordonne d'observer la conduite de *Dudley* & de lui en rendre compte; & *Cécil* bâtit sur cet amour le projet de perdre *Dudley*, dont il est jaloux.

Helton, l'un des principaux Officiers du palais, & ami du Duc de *Norfolk*, apprend à la Reine d'*Ecosse* que le Duc son amant vient d'arriver en secret, & qu'il va s'offrir à ses yeux. *Marie* tremble pour ses jours; mais *Helton* la rassure, en lui disant qu'il a su l'introduire secrètement, & que la garde de cet appartement lui est commise. *Norfolk* arrive. Il déclare à *Marie* le dessein qu'il a formé de l'affranchir & de la venger tout-à-la-fois des cruautés d'*Élisabeth*;

Marie cherche à l'en détourner. Le fidèle *Helton* vient avertir qu'on sort de chez la Reine; le Duc se retire, & *Dudley* paroît. Ce Ministre, contre qui *Marie* s'emporte en le voyant, se justifie en lui offrant son bras pour la venger, & il ose lui déclarer son amour. *Marie* s'en offense, & dénonce cet attentat à *Élisabeth* elle-même, qui survient. *Dudley*, demeuré seul avec *Élisabeth*, cherche à se justifier; & la Reine, feignant de le croire innocent, lui ordonne de la venger du Duc de *Norfolck*, qu'elle fait être arrivé secrètement à Londres.

Au troisième Acte, *Dudley* vient déclarer à *Marie*, qu'il a découvert la conjuration de *Norfolck*, & la menace de le dénoncer à la Reine, en ajoutant que le projet est avorté, que le Duc est veillé de près, & qu'il ne pénétrera plus dans le palais. Cette menace n'ébranle point la Reine d'Écosse; & un moment après on est étonné de voir entrer *Norfolck*, malgré la conspiration découverte, & les précautions qu'on a prises. Elle veut engager son amant à prendre la fuite; & *Norfolck* lui répond avec assez de bon sens:

Eh bien, si je le puis, vous le pouvez de même.

Cependant c'est lui seul qui se décide à fuir, parce que *Helton* vient avertir que le palais est entouré de gardes.

Le quatrième Acte n'est guère composé que d'une Scène fort longue, à la vérité,

entre les deux Reines. *Marie* répond avec hauteur ; un moment après *Cécil* vient lui annoncer que les Juges l'attendent ; & elle sort pour aller comparoître devant eux.

Le cinquième Acte s'ouvre par des plaintes que fait *Marie* sur l'humiliation où elle se voit réduite. Ses juges l'ont condamnée. *Helton* vient la flatter d'une agréable espérance. Il lui apprend que le Duc, à la tête d'un parti puissant, est près de combler sa vengeance ; mais presque en même-temps arrive *Norfolck*, blessé, au milieu des gardes qui l'ont arrêté. Il a donné la mort à son rival *Dudley*, mais il n'a pu l'éviter lui-même. *Marie* sort ; & un instant après arrive *Helton*, qui s'écrie, sans voir le Duc :

O crime ! où fuir ?

Le Duc DE NORFOLCK.

Que vois-je ?

HELTON.

Ah ! Seigneur.... A mes pleurs

Jugez....

Le Duc DE NORFOLCK.

N'achève pas ; je t'entends.... & je meurs.

Telle est l'intrigue & le dénouement factique de la Tragédie de *Marie Stuart*, dont l'intérêt ne commence guère qu'au quatrième Acte, au moment où *Élisabeth* interroge la Reine d'Écosse. Il est bien étonnant qu'on laisse *Marie* aller & venir dans le palais, & qu'*Élisabeth* & elle se rencon-

trent sans se parler, sans avoir rien à se dire pendant trois Actes. On n'est pas moins étonné de voir *Norfolck* découvert, trahi par les Confidens, qui va & vient aussi sans être arrêté pendant toute la Pièce.

Quant aux caractères, *Élisabeth* se présente assez bien d'abord; mais quelle faiblesse, quelle inaction dans le reste du rôle! Etoit-ce la peine de faire paroître *Cécil*, pour lui faire jouer un aussi mince personnage? Il ne fait pas plus à la Pièce que le plus froid Confident; ou plutôt il y est absolument inutile, quoique dans le commencement il semble devoir influencer sur l'action. *Dudley* est un amoureux fort commun; & *Norfolck* n'est qu'un étourdi. Pour la Reine d'Ecosse, l'Auteur déclare, dans un mot d'Avertissement, qu'il n'a pas voulu la montrer chargée des crimes dont elle se rendit coupable, ni contredire l'histoire, en la faisant paroître innocente. Et pour cela, qu'a-t-il fait? N'osant se permettre la suppression totale des faits capitaux, il en a fait l'emploi de façon qu'en même-temps que ceux à qui ils seroient connus les retrouvassent, ils pussent échapper à ceux de qui ils seroient ignorés. La seule exposition de ce projet en fait la critique. En effet, n'est-ce pas dire (en assez mauvais style, à la vérité,) qu'il a pris soin de ne donner aucun caractère à *Marie*. Au moins pourra-t'il se vanter d'avoir tenu parole. *Marie* n'a que des mouvemens d'une fierté souvent monotone, &

qui annonce une stérilité de moyens. Elle se coëse en voyant *Dudley*, qu'elle prend pour son ennemi:

Quoi ! les traîtres jamais ne craindront ma présence !

Tout de suite à *Dudley* lui-même,

Quel dessein, vous rendant soigneux de me blesser,
Vous présente à des yeux que vous devez blesser ?

Et quelques vers plus loin,

Je hais les traîtres; va, ta présence me blesse.

Dans une autre Scène, en voyant reparoître
Dudley,

Quoi ! mon abord ici n'a rien qui l'intimide !

Quoi ! jamais les traîtres ne craindront ma présence ! Quoi ! mon abord n'a rien qui l'intimide, &c. Cette envie de faire peur, ne rappelle-t-elle pas plutôt la prétention d'un enfant que la fierté d'une Reine ? En général cette Pièce, (& en cela elle ressemble aux autres Tragédies du même Auteur) est surchargée de longues conversations en très-longues tirades.

Les Commentaires ont fourni le sujet & le titre de la seconde Tragédie de l'Auteur. Il nous avertit, dans une note, que ce Poème, qui étoit connu de *M. de Voltaire*, est de trente ans antérieur à son *Irène*, & que les deux productions n'ont de commun que le nom de quelques-uns des personnages. Nous pensons comme lui; mais il nous a semblé que

Nicéphore étoit un Empereur bien peu ma-
lin, & qu'il donne souvent envie de répéter
ce vers de Voltaire,

Ciel ! à quels plats Tyrans as-tu livré le monde ?

Il nous a semblé que *les deux Comnènes*
n'auroient pas joué un grand rôle dans leur
pays, s'ils avoient été tels que l'Auteur nous
les représente dans sa Pièce; & que leur
mère *Dalassène*, en parlant quelquefois
bien, agit toujours gauchement. Le meil-
leur rôle est celui d'*Irène*. L'Auteur a
puisé toute son intrigue dans l'histoire. La
seule création qu'il y ait faite, c'est de sup-
poser qu'*Irène*, avant d'épouser *Alexis Com-
nène*, avoit aimé *Isaac*, & cette innovation,
qui ne produit presque aucune situation
tragique, affoiblit l'intérêt qu'*Irène* doit
inspirer. On feroit beaucoup mieux de s'en
reposer sur l'histoire, quand on est aussi mal
servi par son imagination. En général, l'Ano-
nyme, paroît connoître le Théâtre, ou du
moins nos Auteurs qui ont écrit pour le
Théâtre. Il voit bien quelquefois; mais il ne
fait jamais rien développer. Pour s'en con-
vaincre, il suffiroit de jeter les yeux sur le
commencement du quatrième Acte. *Irène*,
sur le faux bruit de la mort d'*Isaac Com-
nène*, a donné sa main à son frère *Alexis*.
Quand *Isaac* reparoit, que ce mariage lui
est déclaré, & qu'*Irène* se trouve placée
entre deux frères rivaux, entre son amant &
son époux; voilà, sans contredit, le sujet
d'une

d'une Scène à grands développemens. Voici comment l'Auteur épuise la situation. *Irène* s'adresse d'abord à *Alexis*, & dit, en commençant la Scène,

Venez, Seigneur; *Irène* à propos vous rassemble.
Vous vous plaignez tous deux; réglez mon sort ensemble.

C'est moi qui fais vos maux: prononcez; sans regret,
Votre sœur, votre épouse entendra son arrêt.
Craignez-moi l'un & l'autre. Ah! si j'ai pu soustraire
À mon frère la femme, à mon époux son frère,
À moins que l'amitié ne rentre dans ses droits,
Vous voyez que ma vie est funeste à tous trois.

Alexis répond,

O douloureux momens dont j'ai crainit les approches!
Eh bien, déchirez-moi tous deux de vos reproches.

Et sur le champ il se met à parler de l'Empereur. Il faut convenir que cette manière de développer ne doit guère tourmenter l'ame du Spectateur, ni fatiguer l'esprit de l'Auteur.

Un moment après, *Nicéphore*, pour se défaire des deux *Communes*, pour qui le peuple est prêt à se soulever, songe à les écarter; & il vient en présence de *Dalassène* & d'*Irène*, leur commander de partir pour l'armée; mais il leur déclare qu'il veut garder leur mère pour ôtage. Cet ordre, de la part d'un Tyran dont on connoît les projets, doit être un coup de foudre. On s'at-

Sam. 23 Décembre 1780. H

tend à de violens combats, au moins entre les deux fils & leur mère. Voici comment cela se passe.

C O M M È N E.

Quoi ! vous pourriez !...

A L E X I S.

Je vois ce qu'il nous faut attendre...

D A L A S S È N E.

Nicéphore, mes fils, n'ose point trop prétendre.
Partez.

C O M M È N E.

Mais cependant...

D A L A S S È N E.

Partez, vous dis-je.

A L E X I S.

Eh bien ?

Vous le voulez aussi : nous ne répliquons rien.

Il y a là beaucoup d'obéissance de la part d'*Alexis*. C'est répondre en fils bien élevé. Mais il nous semble que dans cette circonstance, la mère même lui auroit pardonné d'être un peu moins docile, & lui auroit su quelque gré de craindre moins de la contredire que d'exposer ses jours, en la laissant au pouvoir du Tyran.

Térentia, la troisième Tragédie de l'Anonyme est le sujet que Voltaire & Crébillon ont traité, l'un sous le titre de *Catilina*,